

Atelier d'écriture de Guy Poitry, Université de Genève, 2011-2012

STEVE HUMBERT-DROZ

Texte inspiré de fragments de récits de Franz Kafka (signalés par l'italique)

L'ÉTUDIANT

Rense l'écrivain se redressa, interrompant provisoirement le travail qu'il venait tout juste de commencer. Trois coups successifs résonnèrent à la porte d'entrée. Derrière son bureau exigü et sombre comme un morceau de suif, Rense se demanda qui pouvait bien lui rendre visite si tard. Il resta immobile tandis qu'il entendait les pas de la bonne passer devant sa porte. Habitué à une vie de célibataire, Rense ne tolérait pas que l'on vienne ainsi le déranger chez lui sans qu'il n'ait été prévenu longtemps à l'avance. C'était sans doute la voisine qui venait quémander des œufs ou du lait pour quelques pâtisseries qu'elle se sentait obligée de préparer – à l'occasion, sans doute, de la visite de ses nombreux filleuls – et cela au détriment de la quiétude du voisinage. Anna, la bonne, frêle jeune fille, blonde, au teint cireux, lui donnerait ce qu'elle souhaite malgré les recommandations express de Rense de ne pas encourager ce type de comportement, mais elle était faible, il le savait. Avec un sourire de résolution, l'écrivain plongea sa plume dans l'encrier à demi vide : si la voisine avait fait l'effort de venir jusqu'ici, elle devait être bien trempée par la pluie automnale. Sans se presser, l'écrivain traça des lettres sur le papier. Des pas se rapprochèrent de la chambre. Discrètement, la bonne frappa deux coups à la porte, puis entra. Elle annonça un jeune homme qui voulait lui parler. « Comment s'appelle-t-il ? » demanda Rense. La bonne l'ignorait. Rense voulut connaître le motif de sa visite, mais la bonne se contenta de répondre qu'un jeune homme désirait le voir. Rense se leva de sa chaise en grimaçant, sans doute songeait-il à l'intrigue de son roman qui prenait – déjà ! – du retard.

Devant la porte se tenait un jeune homme. Rense pencha vers lui son long nez, sa tête surmontée d'une touffe de cheveux noirs ; comme cela il ressemblait à un oiseau mal empaillé. En le voyant, le jeune homme sembla reconnaître l'écrivain et s'inclina en signe de respect. « Bonsoir Monsieur. – Bonsoir. – Excusez-moi, ai-je l'honneur de parler à Monsieur Rense ? – En effet. » Rense restait devant la porte sans bouger, le jeune homme était protégé de la pluie par le porche, cependant, de grosses gouttes ruisselaient sur son feutre, ainsi que sur son sac à dos en cuir. Rense ne put s'empêcher de remarquer que le jeune homme gardait un air digne. Il n'avait pas la mine de quelqu'un mouillé des pieds à la tête, il regardait droit devant lui comme si c'était plutôt Rense qui venait le déranger sous son porche. Pour ne pas se laisser impressionner par la prestance du jeune homme, Rense bomba le torse. Il était probable que son interlocuteur ne remarquerait rien, mais Rense se sentait, ainsi, plus en état d'écouter : « Permettez, Monsieur, avec tout le respect qui revient à une personne de votre qualité, que je vous explique le motif qui m'amène, é cette heure tardive, à votre domicile. Je suis étudiant, Monsieur. Je viens de Wulfenshausen, dans le Sud. J'ai dû fuir cette ville pour des raisons qui me sont personnelles. Mais, comme j'ai eu l'imprudence, que dis-je, l'impudence de venir vous déranger, vous, un homme aussi important, au beau milieu de la nuit, il est de mon devoir de vous signaler que cela concerne mon père, un individu très autoritaire et fort acariâtre. Je vous prie de croire qu'il le fut véritablement avec moi, à tel point que je n'eus d'autre choix que l'exil. » Rense ne réagit pas à la flatterie, ou plutôt au compliment obséquieux du jeune homme. Il ne croyait même pas qu'il pût venir de Wulfenshausen, il ne savait pas

où se situait cette bourgade ; néanmoins, il était très vraisemblable qu'elle fût sortie tout droit de l'imagination de son interlocuteur – certainement ! Et la meilleure position à adopter lui apparaissait distinctement : il saisit la porte, la fit pivoter doucement sur ses gonds ; déjà la bonne esquissait un mouvement de recul pour laisser passer Rense. Toutefois, le jeune homme s'avança d'un pas et, sans changer de ton, déclara qu'en tant qu'écrivain, Rense le comprenait sûrement. Ce dernier, surpris par une telle déclaration se figea ; ses yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, fixèrent le garçon. À cet instant, Rense ressemblait on ne peut mieux à un animal empaillé. « Si vous avez fait une fugue, finit-il par reprendre, je ne vois pas en quoi je puis vous être utile. – Vous écrivez bien dans cet hebdomadaire ? » questionna le jeune homme en sortant de son sac un exemplaire du magazine dans lequel Rense publiait en amateur. « Ma foi, oui, j'y collabore de temps à autre. – Lorsque j'ai appris où vous viviez, je suis tout de suite venu. Je pensais qu'un homme de votre sensibilité comprendrait la cruauté que peut avoir un père pour un fils qui ne souhaite pas reprendre l'affaire familiale. » Du feutre du jeune homme, des gouttes tombaient sur le journal, entachant la page de titre. Cela déplut à l'écrivain qui indiqua, d'un geste, au garçon de s'avancer mettant alors fin à l'érosion des lettres. Le jeune homme se mit à la hauteur de l'écrivain si proche que leurs nez auraient pu se toucher. « Eh bien, si c'est une chambre pour la nuit que vous cherchez, finit par dire Rense en s'écartant imperceptiblement du jeune homme et en bombant encore un peu le torse, cela peut s'arranger. – Je verrais plutôt une chambre à louer, insista le jeune homme. – Plutôt une chambre à louer, nous allons nous arranger. Anna ! Allez préparer la petite chambre pour Monsieur. » Le nouveau locataire remercia Rense, puis déposa son sac à dos dans le vestibule. En l'absence de la bonne, le propriétaire indiqua à son invité le chemin pour se rendre à sa chambre : une porte dérobée à l'extrémité de la cuisine donnant sur un petit couloir sombre menant à deux portes vitrées : l'une conduisait à la chambre de Rense, l'autre à celle du locataire. Soit qu'il se sentît encore redevable envers Rense, soit qu'il fût d'humeur à bavarder, le jeune homme indiqua qu'il s'inscrirait, dès la semaine suivante, à l'Université de C... Rense en conclut, naturellement, qu'il s'agissait bien d'un étudiant comme on le lui prétendait. Rense n'avait pourtant pas envie de se montrer familier ; il avait déjà la désagréable impression d'avoir cédé sur un point sur lequel il n'aurait jamais dû céder. D'un ton sec, Rense annonça qu'il allait se coucher. L'étudiant lui fit un signe de tête. « Décidément il n'a aucun savoir-vivre », pensa Rense.

Cela faisait une semaine que l'étudiant logeait dans la petite chambre. Rense le croisait à peine – et s'en réjouissait – car lui-même rentrait tard de la banque dans laquelle il était employé. Le jeune homme restait la plupart du temps dans sa chambre à tirer sur sa pipe en regardant par la fenêtre. À table, ni lui ni Rense ne parlaient beaucoup. Celui-ci pensait d'ailleurs qu'il n'y avait pas de meilleure façon de s'entendre. Il n'appréciait guère ces grands éclats de voix qu'on imposait parfois aux invités pour les détourner de leur assiette.

Malgré tout, la présence de l'étudiant se faisait indubitablement sentir. D'abord, on avait permis au locataire de donner des ordres à la bonne afin qu'il ne soit pas obligé de passer par Rense pour que l'on s'occupe de ses affaires, aussi la bonne ne travaillait-elle plus exactement selon ses habitudes. Ensuite, lorsque l'écrivain ne voyait pas l'étudiant, il se demandait dans quel coin il pouvait se cacher. Travaillait-il à la bibliothèque de l'Université ? S'il ramenait des ouvrages précieux ! Rense devait, en tant que logeur, s'en tenir informé. Les gens des bibliothèques se montrent la plupart du temps compréhensifs, mais implacables si leurs ouvrages étaient abîmés. Or, Rense ne voulait pas faire les frais d'une négligence du jeune homme. Avec l'intention de constater, sans intrusion et en toute légitimité, le train de vie du garçon, Rense invita quelques fois son locataire à venir fumer

dans sa propre chambre ; il était certain que le jeune homme finirait par lui proposer de venir chez lui à son tour.

C'était un soir pour méditer et l'écrivain ne voyait pas de raison de refuser l'invitation, d'autant plus que son travail d'écriture n'avancait pas. En entrant, Rense fut saisi d'un tressaillement qu'il tenta de dissimuler par une toux discrète. La pièce était absolument identique à ses souvenirs. De la poussière recouvrait même encore le plancher comme si personne n'y avait mis les pieds depuis une saison entière. Sur la commode, à l'entrée de la pièce, étaient entreposés les livres de l'étudiant, des éditions de luxe qui laissèrent l'écrivain perplexe – mais rien qui appartînt à la bibliothèque de C.... Dans le fond, adossé au mur, un lit, simple matelas surmonté d'un édredon de plumes, un canapé à côté de la commode, une console en face du lit et un tabouret à trois pieds. Afin de pouvoir mieux observer son locataire, Rense avança jusqu'à la fenêtre de la chambre. Ses chaussons laissaient de grandes empreintes de poussière derrière lui. Il s'enquit de son inscription à l'Université de C... « Les choses suivent leur cours », répondit l'étudiant en s'asseyant sur son lit. « J'ai lu dans le journal votre dernière nouvelle...Je vous remercie de l'attention. – En réalité, je l'avais écrite bien avant votre arrivée. – Pourtant vous semblez parler de moi. – Ce n'est que pure coïncidence, je vous assure...– Quoique je sois heureux de la tournure que prend votre style, l'interrompit l'étudiant. – Pourquoi ? Allais-je dans une mauvaise direction ? » L'écrivain, véritablement intrigué, voulut s'asseoir à son tour ; cependant, son orgueil l'obligea à rester debout et il se mit à transpirer sous le coup d'une tension qu'il était incapable de soulager sans une position assise. « Ce n'est pas grand-chose, expliqua l'étudiant, parfois l'on se perdait dans des considérations incompréhensibles. Il va de soi que, pour vous, tout devait faire sens et, par conséquent, vous deviez réduire chaque homme à un principe...mais maintenant vous êtes beaucoup plus clair.» Il s'interrompit pour bourrer sa petite pipe. « Je suis ravi que ce soit à votre goût ! » réussit à dire l'écrivain avant de partir précipitamment en claquant la porte. Voilà qu'un petit étudiant venait le piquer de commentaires, sans considération pour le travail qu'il avait construit mot à mot. L'écrivain n'avait pas que sa plume, il possédait aussi un crayon, impeccablement taillé, qui raturait chacune de ses épreuves. Et l'étudiant qui acculait Rense, le faisant sortir dans le couloir, les aisselles en sueur !

Dès lors, l'écrivain afficha un parfait mépris vis-à-vis de son invité. Pourtant, l'autre agissait comme s'il ne comprenait pas ce qu'il avait commis, s'asseyait au salon pour y lire les propres nouvelles de Rense. En célibataire aguerri, Rense n'avait pas l'habitude d'endurer ce genre de comportement ; aussi n'osait-il pas demander directement à l'étudiant d'aller lire dans sa chambre. De plus, il n'y avait pas de raisons apparentes de lui demander cela : il ne dégradait pas les lieux, fort vétustes à l'exception de la table de billard qui trônait au milieu du salon, et ne faisait jamais de bruit. « C'est ma maison ici. Veuillez vous plier à cette règle ! » L'écrivain se voyait lui lancer ces mots avec autorité, pointant l'index en direction de la porte de la cuisine. Alors, le garçon s'en irait et, lui, s'assiérait, les jambes croisées, dans son fauteuil, pour y lire son journal. Rense se rendit compte, bien sûr, que ça n'allait pas. Jamais il ne pourrait faire preuve d'une aussi grande fermeté, et puis il suffirait d'une simple phrase du jeune homme pour détruire le semblant de dignité qu'il tenterait d'introduire à la scène. Il songea alors à Anna : elle pourrait prévenir le locataire que son employeur n'appréciait pas les manières qu'il prenait en s'affichant – complaisamment – dans son salon ; elle pourrait lui signifier que la place d'un hôte de – quitte à hasarder un chiffre, disons dix-sept ans – de dix-sept ans se trouve davantage devant un bureau que dans un fauteuil. Rense serait ainsi inattaquable, le jeune homme pourrait bien user de toute son habileté, la bonne ne saurait déroger aux ordres qu'elle avait reçus. Pour autant, Rense n'était pas sorti d'affaire: rien n'empêcherait le garçon de venir se plaindre ultérieurement auprès de lui, et il était certain qu'il le ferait.

Alors, Rense aurait contre lui les éventuels engagements de la bonne. Le mieux, décida-t-il, serait de laisser un signe suffisamment clair pour qu'il comprenne de lui-même que sa présence dans cette pièce n'était pas désirée.

Rense profita d'une absence du jeune homme pour se saisir de son livre et de sa pipe restés sur le rebord de la fenêtre du salon. L'écrivain prit le livre dans l'intention de le remettre dans la chambre de son locataire, mais décida d'y jeter quand même un coup d'œil ; il s'agissait après tout de ses propres écrits. Rense s'assura d'abord, d'un regard alentour, qu'il était bien seul, puis, s'assit à moitié sur le dossier du fauteuil, toucha son long nez et ouvrit au hasard le recueil. Une page sur deux était annotée d'une écriture indéchiffrable, toutefois non dénuée d'élégance, comme écrite de la patte d'un griffon. Passant plus de temps qu'il ne l'avait prévu à tenter de comprendre la signification des caractères, l'écrivain resta plusieurs dizaines de minutes devant le livre. Sans doute ne serait-il pas satisfait tant qu'il n'aurait pas déchiffré au moins le sens d'un de ces pictogrammes. Par bonheur, à la fin d'une de ses plus longues nouvelles, une inscription bien plus claire et sans équivoque, en lettres majuscules, ressortait clairement : «excellent». Rense reposa le livre, ainsi que la pipe de l'étudiant sur le rebord de la fenêtre. Ce serait à Anna de s'en charger.

Parfois en rentrant, l'écrivain le voyait assis à la table de la cuisine, en train d'écrire de sa plume d'écolier. Parfois, la bonne venait se plaindre de la lumière qu'elle apercevait par la porte vitrée de sa chambre, jusque tard dans la nuit, éclairée presque aussi longtemps que celle de l'écrivain. « Quel mal cela peut-il bien faire ? Vous vous faites trop de souci ma pauvre Anna ! »

Il faut avouer que le comportement de l'étudiant s'était bien amélioré. Ils passaient souvent des soirs entiers à discuter de littérature, jamais du travail de Rense et encore moins du travail en cours. Mais, en réalité, l'étudiant ne pouvait s'empêcher d'y faire allusion par un mot, une tournure de phrase ou une façon de considérer un point de vue. Ces évocations auraient été imperceptibles pour la majorité de la population, mais l'écrivain et lui les devinaient parfaitement. La bonne ne s'étonnait plus de voir son employeur agité durant des heures à la suite d'un bonsoir un peu particulier de l'étudiant. Et, à cause de l'ascendant qu'il prenait sur Rense, le jeune homme se sentait en droit de prendre quelques libertés avec Anna. Parfois, il l'appelait sans la regarder, la sommait de ranger sa chambre. Une fois, Rense l'entendit appeler Anna : « Anna, il me faut ma chemise, maintenant ! – Mais monsieur, n'y en a-t-il pas dans votre sac ? – Ce ne sont pas vos affaires, apportez-moi ma chemise habituelle, dépêchez-vous ! » Par paresse, Rense laissa faire. C'est ainsi que, petit à petit, l'étudiant s'installa définitivement chez lui.

*

Malgré son célibat et sa modeste condition, Rense était un homme de charmante compagnie, surtout lorsqu'il s'agissait de jouer au billard. La table de billard était le plus bel objet de toute la maison. Anna n'avait pas le droit d'y toucher, et encore moins le jeune homme ; seul Rense pouvait passer le chiffon sur le bois lisse. Il avait lui-même bricolé un système de crochets le long de la table afin d'y suspendre les queues. Rense avait été particulièrement fier lorsque son supérieur direct était venu chez lui, en compagnie d'autres messieurs, pour une partie, et l'avait félicité de son ingénieux travail. « Le tout, avait expliqué Rense, est de choisir des crochets de couleurs ternes afin de ne pas dénaturer l'ensemble. Il est aussi indispensable d'utiliser à chaque manipulation une équerre et un niveau afin de ne pas percer inutilement des trous ; ce qui serait une catastrophe pour la table. » Durant l'une de ces soirées, on n'avait pas vu le jeune homme qui avait, selon ses dires, une opération urgente à mener. Les messieurs venus en nombre n'avaient pas de

devoirs particuliers ; aussi chacun déboutonna-t-il sa chemise pour s'installer autour de la table de billard. Les boules furent rassemblées en triangle au centre de la table ; le premier joueur saisit sa queue et se plaça devant l'orbe blanc. Un son sec s'échappa au contact du procédé et de la boule. Cette dernière fila percuter ses consœurs avec une fidélité mathématique. Toutes les boules partirent dans des directions opposées, certaines allaient rejoindre, en zigzaguant, une poche de cuir au coin de la table. Après plusieurs parties, la compagnie fatiguée se réfugia dans la salle à manger. Les hommes se mirent naturellement à discuter et à rire. Rense, néanmoins, se sentait fiévreux. Sur la table, une poignée de sel avait été renversée par inadvertance. Les grains étaient éparpillés au hasard sur la nappe.

Rense se leva et prétextait une lourde charge de travail qui l'attendait pour la fin de semaine, il convia tout de même ses compagnons à rester s'ils le désiraient, mais lui, avec sa santé, ne pouvait se permettre un tel écart par rapport à son rythme habituel. Il n'est pas certain que Rense fut écouté, toutefois, il emprunta le couloir sombre qui menait à sa chambre. En passant, il aperçut la lumière qui émanait de la porte vitrée derrière laquelle résidait le jeune homme. Une fois dans sa propre chambre, il s'enferma à clef, puis s'étendit sur son lit. Il ferma les yeux. Il entendait clairement les rires et le choc des verres. Un détail dans l'intrigue de son roman s'ébaucha subrepticement. L'étudiant ne devait certainement pas pouvoir travailler avec tout ce vacarme. L'écrivain enfoua sa tête dans le coussin, mais il percevait encore les rumeurs des rires. Ouvrant les yeux, il découvrit un en-cas laissé par la bonne ainsi qu'une bouteille de bière en prévision de ses inspirations nocturnes : « Brave Anna. » Il ne risquerait pas de dormir ce soir, pas plus que l'étudiant. Le bruit se faisait encore plus oppressant. Cette fois cela devenait intolérable, *Rense fit quelques pas dans la pénombre du couloir, ouvrit la petite porte dérobée de la salle à manger et dit à la bruyante compagnie qui s'y trouvait, presque sans regarder de ce côté : « Je vous en prie, un peu de silence. J'ai un invité. Je demande quelques égards. » Comme il rentrait dans sa chambre, et entendait le tapage sans changement, il s'arrêta un instant, fut sur le point de revenir, mais se ravisa et rentra dans sa chambre. Il y avait là, debout près de la fenêtre, un garçon de dix-sept ans environ qui regardait dans la cour ; l'étudiant. « C'est déjà plus calme, dit-il au moment où Rense entra, en levant vers lui son long nez et ses yeux profondément enfoncés dans les orbites. - Ce n'est pas plus calme du tout, dit Rense, et il but une gorgée à la bouteille de bière posée sur la table, du calme, il n'est pas question d'en avoir ici. Il faudra que tu t'y habitues, mon garçon. »*

De son côté l'étudiant n'invitait jamais personne. En revanche, il écrivait beaucoup de lettres ; du moins ce fut le cas jusqu'à l'arrivée de Kleipe et de l'incident.

Ce devait être un matin de février, le jeune homme dormait sereinement sur son lit, des papiers jonchaient le sol et des habits pendaient en nombre contre la porte. L'événement se produisit très tôt, mais Anna fut tellement étonnée qu'elle crut bon de venir prévenir le garçon. Celui-ci dormait encore, le visage tourné contre le mur. On frappa. Silence. On frappa plus fort. L'étudiant, surpris, s'assit sur son lit et regarda du côté de la porte : « Entrez ! – Bonjour, fit la bonne en robe de chambre. – Que voulez-vous ? Vous ne voyez pas qu'il fait nuit ? – Excusez-moi, il y a un monsieur qui vous demande. – Moi ? Il hésita un bref instant. C'est absurde ! Où est-il ? – Il attend dans la cuisine. – De quoi a-t-il l'air ? » Anna sourit : « Eh bien, c'est encore un gamin, il n'est pas très beau, je crois que c'est un juif. – Et c'est ça qui veut venir chez moi la nuit ? (Anna ouvrit la bouche, sans doute dans l'intention de lui rappeler son statut de locataire, mais il ne lui en laissa pas le temps) Au reste, votre jugement sur mes hôtes ne m'intéresse pas, vous m'entendez. Et qu'il entre ! Mais vite. » Contrariée, Anna se retira. L'étudiant bourra sa petite pipe posée sur la chaise à côté de son lit et se mit à fumer. Presque aussitôt, Kleipe apparut mais resta debout à la porte face au jeune homme qui, les yeux levés au plafond, soufflait

tranquillement devant lui des nuages de fumée. Kleipe était petit, se tenait droit malgré son grand nez pointu et un peu de travers, il avait un teint bistre, des yeux creux et de longs bras qui restaient collés le long de son corps. Il n'avait pas fait un geste que l'étudiant se redressa et l'interpella : « *Qu'est-ce que vous attendez ? Venez ici et dites ce que vous voulez. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Vite ! Vite !* » Kleipe se dirigea lentement vers le lit, il essaya d'expliquer quelque chose par gestes en marchant. Quand il parla enfin, il luttait contre l'embarras en tendant son cou, en levant et en abaissant ses sourcils : « *C'est que, voyez-vous, moi aussi, je suis de Wulfenshausen. – Vraiment ?* L'étudiant recracha un filet de fumée. *C'est bien, c'est très bien. Pourquoi donc n'y êtes-vous pas resté ? – Voyons donc ! C'est notre ville natale à tous deux, bon, il n'empêche que c'est vraiment un trou misérable.* – Je comprends, fit l'étudiant avec un regard d'intelligence, c'est l'asile que vous êtes venu réclamer ? – Un peu plus que l'asile en réalité. Monsieur Rense connaît-il les motifs qui vous ont chassé de Wulfenshausen ? – Il est au courant Monsieur, je lui ai tout raconté. » Kleipe parut amusé, il se permit de longer la chambre, balançant ses longs bras d'avant en arrière, regardant autour de lui. « Sans doute que dans de telles circonstances on omet toujours un détail surtout (son index monta en l'air) lorsque cela concerne son père, auteur de ses jours. – Taisez-vous ! – Cette chambre conviendra parfaitement pour nous deux alors ? »

Rense supportait très mal ce nouveau bouleversement ; d'une part parce que Kleipe se levait à l'aube, à l'heure même où l'écrivain tentait de lire ses épreuves, et le saluait d'un retentissant : « Bonne journée Monsieur Rense ! » ; d'autre part, parce qu'aucun des deux étudiants ne semblait avoir les moyens de lui verser un loyer. Rense ne savait pas comment il devait agir, aussi prit-il le parti le plus sûr pour ménager sa peine : ne rien faire. Grâce à cela, il trouva même du temps à consacrer à son roman. Il s'installait chaque soir à sa table, mais son roman s'était mis à traîner de manière inexplicable. Il trouvait bien de nouvelles idées, parfois des fragments d'une dizaine de lignes sortaient de sa plume en jets réguliers, mais ceux-ci ne s'adaptaient pas au sujet initial, ils étaient les rognures d'un autre récit. De plus, il lui était difficile d'apporter la moindre modification à son roman, la maison n'étant plus un lieu de repos. Sans arrêt, l'écrivain était dérangé par les courbettes affectées de Kleipe ou par la fumée âcre du jeune homme. À table, il croyait devenir littéralement fou, si bien qu'il exigea que ses repas fussent portés dans sa chambre – ce qui ne diminuait en rien son agacement.

Devant les fragments qui s'accumulaient, l'écrivain tenta d'unir ses deux histoires. Il profita du calme apparent d'un dimanche après-midi pour écrire aussi vite qu'il le put. Tandis qu'il s'y attelait, la bonne entra dans sa chambre : « Seigneur ! Monsieur il faut que vous veniez, vite. » L'écrivain dut faire un effort considérable pour ne pas la renvoyer sur-le-champ, mais elle effectuait un mouvement entre le pouce et l'index comme pour conjurer un mauvais sort ; Rense ne l'avait jamais vue comme cela. Si Anna s'inquiétait, il valait mieux l'écouter tout de suite que de laisser pourrir une situation qui, certainement, deviendrait encore plus ennuyeuse par la suite. « Qu'y a-t-il Anna ? » Elle ne répondit pas, le conjurant simplement de la suivre. De guerre lasse, il l'accompagna jusqu'à la chambre de l'étudiant. Précautionneusement, elle appuya sa main contre la poignée de la porte, son poignet effectua une rotation très délicate, à peine de quoi abaisser suffisamment le loquet pour permettre l'accès à la chambre. Il regarda dans la pièce, il y avait Kleipe et l'étudiant. *Ils étaient au lit dans les bras l'un de l'autre. C'était l'hiver, la pièce n'était pas chauffée ; ils étaient étendus sous un lourd édredon de plumes.* « Anna, je ne saisis pas votre affolement, les jeunes gens, vous le savez, sont souvent pris de puissantes amitiés qui diminuent avec l'âge. – Mais leurs jambes, supplia Anna, regardez leurs jambes ! – Vous êtes ridicule ! » Rense se rendit compte qu'il avait parlé trop fort. Par chance, les deux

jeunes gens ne firent que remuer légèrement. Anna ne s'était pas laissée intimider pour autant, elle répondit qu'elle était catholique, qu'elle refusait toujours de danser avec des inconnus pour le Nouvel An, même avec le fils du pharmacien, Simon Klein – ce que l'on considérait dans C... comme la plus haute preuve de vertu. « Ceci, déclara-t-elle en désignant le lit, est abominable ! »

Rense fut soulagé lorsqu'il s'aperçut que Kleipe n'était pas au rendez-vous pour son salut matinal. Au fond, ce n'était qu'un parasite, il aurait dû être traité en tant que tel dès le départ. Comme l'étudiant ne semblait pas accorder beaucoup d'importance à cette histoire, l'écrivain put pardonner de lui avoir infligé une présence aussi désagréable durant plusieurs semaines. Bien sûr, il fit promettre au garçon de ne plus laisser venir à la maison qui que ce soit : « Tu dois te comporter en personne sérieuse », avait-il conclu sentencieusement.

La vie retrouva ainsi presque la même saveur ; l'écrivain reprenait son roman, débarrassé de ses scories, chaque soir après avoir partagé le tabac avec l'étudiant. Il devait encore en travailler la fin. Il avait bien peur de s'être enfermé dans le drame le plus commun au point qu'il ne restait à la conclusion du récit qu'un grand vide. Il valait mieux, au contraire, jouer avec l'équilibre du texte, quitte à répéter plusieurs fois les mêmes scènes. C'était un travail laborieux pour l'écrivain et la moindre distraction pouvait lui faire perdre le fil de sa concentration. Or, il ne cessait de s'étonner de la rapidité avec laquelle le confrère de l'étudiant avait disparu – d'autant qu'il n'avait versé aucun loyer pour son séjour. Non pas que Rense s'était attendu à recevoir une somme conséquente, mais il lui aurait semblé correct de toucher une forme de compensation en retour du service rendu. Il paraissait normal, qu'après avoir couché chez lui, Kleipe doive, au moins, annoncer son départ à son hôte – ne serait-ce que dans une lettre –, or, de Kleipe il ne restait que du vide. Le soulagement qu'avait éprouvé l'écrivain à la disparition du parasite finit par laisser place à de l'appréhension. Aussi n'hésita-t-il pas se rendre, durant sa pause de midi, à l'Université de C... Il prit sur lui de se renseigner sur l'étudiant Kleipe. On lui répondit que ce genre d'information ne pouvait être délivré comme cela même si, effectivement, un dénommé Kleipe avait quitté l'Université précipitamment. Il était par contre impossible de lui indiquer l'adresse de sa nouvelle résidence – si tant est qu'il en ait laissé une au secrétariat.

À la banque, Rense se permit de toucher un mot de sa situation à un collègue de confiance ou plutôt à un collègue qui, par sa capacité d'écoute et sa propension à calmer les élans, rassurait Rense. À contrecœur, il conta l'histoire de son locataire, cachant du mieux qu'il put sa honte d'étaler son intimité. « Il faut appeler le père ! s'était écrié le collègue de Rense. Ne trouvez-vous pas étrange que votre jeune homme ne soit même pas recherché après tout ce temps hors de sa famille ? » Rense n'y avait jamais songé. Bien sûr, cela paraissait être la première chose à faire, seulement la présence de l'étudiant s'était ancrée si rapidement dans la logique du quotidien qu'il n'avait pas eu le temps de se pencher véritablement sur les causes mystérieuses de son apparition. « Obligez-le à tout vous raconter, il vous prépare certainement une belle entourloupe, croyez-moi. » Vraiment quelqu'un de très pragmatique, ce collègue ; plusieurs fois le sous-directeur, lorsqu'il sortait de son bureau aux quatre murs vitrés – afin de mieux surveiller ses subordonnés –, avait tapé sur l'épaule du collègue de Rense avec chaleur pour que tout le monde sache quel modèle il était pour l'entreprise. Qui sait ? Peut-être serait-il un jour contacté par la Direction ? Elle savait choisir son heure, on pouvait être fier d'une Direction qui s'intéressait à ses employés sans pour autant commettre l'erreur, souvent fatale dans une entreprise – Rense en avait vu des exemples ailleurs, dans des banques moins respectables –, l'erreur de nommer trop tôt, à de trop hautes responsabilités, un jeune employé. Bien

sûr, les Directions comptaient sur l'effet positif d'une telle nomination sur le petit personnel, mais bientôt elles finissaient par devoir reléguer ces jeunes employés à des postes secondaires, ce qui leur faisait perdre du temps et l'estime de son personnel. La banque de Rense n'avait jamais commis ce genre d'impairs. Bien qu'il fût certain qu'elle nommerait un jour le collègue de Rense, elle attendait que chacun pût constater le bien-fondé de cette future attribution. L'écrivain se promit de faire ce que son collègue lui avait conseillé. Après avoir terminé son roman, ce qui ne devrait guère prendre plus de quelques jours, il se lancerait dans une enquête approfondie.

Le soir même, alors qu'à son travail Rense rangeait ses dossiers dans un large tiroir fermant à clé, clé qu'il devait confier au concierge – on ne voudrait pas payer de frais de serrurier en cas de perte –, la bonne venait de préparer à souper. Son dos devait lui faire mal, aussi se dirigea-t-elle vers le salon afin d'y prendre un peu de repos. « Que de travail », souffla-t-elle. Mais le temps passait et il lui fallait s'occuper des autres tâches. Elle s'engagea dans le couloir derrière la porte de la cuisine. *Anna vit par la porte vitrée qu'il n'y avait pas de lumière dans la chambre du locataire, elle entra et alluma, afin de préparer le lit pour la nuit. Mais l'étudiant était à moitié couché sur le canapé et lui souriait. Elle s'excusa et voulut partir. L'étudiant la pria de rester et de ne pas tenir compte de sa présence. Elle resta donc et fit son travail, tout en le regardant de temps en temps du coin de l'œil.* Lorsqu'elle eut fini, elle frotta ses mains rouges, légèrement moites et, au moment où elle s'apprêtait à sortir, l'étudiant se leva. Anna sursauta, il murmura : « C'est cela. Vous avez l'air innocente, si innocente et bête. » Elle recula, trébucha en arrière. L'étudiant s'approcha. Elle le regarda apeurée comme un lapin poursuivi par un chien de chasse. Sa respiration s'accéléra considérablement, elle devint rouge. L'étudiant pensa : « Il serait si facile de la gifler. ». Au même instant, Rense ouvrit la porte de la maison.

La bonne sortit de la chambre, il ne resta plus que l'étudiant qui s'assit sur le canapé. Une voix terrible l'exhorta à se rendre à la cuisine. Il se leva, traversa le couloir sombre, passa la porte et aperçut l'écrivain, le regard sévère. « Mon garçon, te rends-tu compte de ce que tu viens de faire ? – Je n'ai rien fait qui puisse vous offenser. – Rien fait ? » Les yeux de l'écrivain, si profondément ancrés dans leurs orbites, le dévisagèrent. « Entends-tu l'absurdité de tes propres paroles ? J'en conviens, tu t'es bien gardé d'agir de front, mais regarde cette pauvre Anna. Regarde-la mon garçon. – Elle n'a pas l'air blessée. – Ce n'est pas la question ! Ha ! Tu crois que je ne sais pas ce que tu désires en vérité ! Mon pauvre, je sais tout, mille fois plus que tu ne le crois ! Que s'est-il donc passé pour que tu tournes ainsi ? Par chance, je suis rentré directement, car un peu plus, tu l'aurais giflée. En causant du tort aux personnes qui travaillent dans cette maison, c'est à moi que tu voulais faire du tort. C'était là ton plan. Trop lâche pour m'attaquer directement, comme avec l'autre, Kleipe, il te faut un pion. » L'étudiant, sans répondre, baissa la tête, mais visiblement pas de dépit. « Sais-tu, dis-moi, quel déshonneur tu fais à celui qui te nourrit et qui te loge ? » L'étudiant le regarda haineusement, ce qui provoqua l'écrivain plus encore. « Ces petits jeux sont terminés ! Dès demain nous mettrons les choses au clair, on m'avait bien prévenu. – Vous n'avez toujours aucun talent pour les dialogues, fit froidement l'étudiant. Cela se remarquait déjà dans vos premiers romans, épargnez-nous cela ici. » Il se retira.

L'après-midi suivant, Rense réfléchit à la situation, pesa le pour et le contre afin de prendre la meilleure décision. Il en vint à la conclusion qu'il devait chasser définitivement l'étudiant : « qu'il aille tourmenter quelqu'un d'autre ! » Rense avait lui-même tout prévu, il n'y aurait presque rien à dire – s'il se taisait l'étudiant ne pourrait répliquer. Il avait réfléchi à chaque argument qu'on pourrait lui opposer et il les avait tous réfutés. « Quelle

joie, pensa-t-il, de pouvoir reprendre enfin une vie stable. » La veille, sans doute avait-il été plus dur avec l'étudiant qu'il ne l'aurait dû. On pouvait même dire qu'il avait perdu ses moyens. « On se doit parfois d'être ferme avec les personnes dont on a la responsabilité », pensa Rense qui se souvenait de l'époque où il avait encore une chienne. Une petite chienne bien entendu, Rense n'aurait pas été capable de s'occuper d'une grosse bête. Elle lui avait été offerte par sa cousine qui devait partir s'installer en Russie et ne pouvait l'emmener avec elle. L'animal était déjà adulte et, surtout, déjà propre – c'est uniquement à cette condition que Rense avait accepté de le garder sous son toit. Rense aimait voir la petite chienne venir à lui en remuant la queue lorsqu'il rentrait de la banque. Le mieux était lorsqu'elle retenait ses jappements, sachant que cela ne se faisait pas. Néanmoins, il avait été impossible de lui apprendre à ne pas pleurer lorsque Rense s'absentait. Sa maîtresse la gardait toujours avec elle, dormait même avec sa chienne couchée contre ses jambes ; si bien qu'elle ne pouvait supporter la moindre solitude. Un vétérinaire de sa connaissance avait expliqué à Rense qu'il fallait se montrer ferme avec elle, car c'est ainsi que fonctionne le monde des chiens. Malheureusement, elle avait été habituée depuis trop longtemps à une compagnie permanente, Rense avait eu beau se montrer aussi ferme qu'il le pouvait – ce qui ne représentait pas grand-chose, avouait-il – la chienne resta ainsi, jusqu'au jour où il l'emmena en promenade et qu'elle voulut courser une taupe. Le petit animal s'était réfugié dans son terrier, mais la chienne avait couru à sa suite, échappant des mains de son maître. Elle creusa, creusa tant qu'elle s'enfonça sous la terre. Rense tenta de la récupérer. Il introduisit son bras entièrement dans la galerie, mais c'était à peine s'il percevait, avec sa main, le mouvement des pattes qui s'enfonçaient sous terre. Il était resté devant le trou jusqu'à minuit, mais la chienne n'était pas réapparue.

L'écrivain n'avait plus envie de renvoyer l'étudiant, il n'avait même pas l'envie d'écrire ou de faire un billard, il n'aspirait qu'à rentrer chez lui. Tant pis pour toutes ces histoires, l'écrivain allait redoubler d'efforts pour influencer l'étudiant à être respectable et ils pourraient rester ensemble, toujours.

*

Ce que l'on raconta à Rense le laissa sans voix. La bonne avait découvert l'étudiant dans la chambre de l'écrivain, le manuscrit de ce dernier à la main. Il était en train d'arracher une par une les feuilles du manuscrit qui se répandaient au sol. Tout occupé à son affaire, le jeune homme n'avait pas aperçu Anna qui s'était écriée : « Vous ! » Ils étaient restés immobiles à se toiser. Anna avait longuement expliqué, non sans en rougir, la manière froide et douce dont le garçon avait avancé d'un pas, dont elle avait reculé de deux. Anna devait, alors ressembler à une souris fascinée par les crochets d'un serpents – sous l'émotion elle s'était certainement mise à trembler et son visage à luire. Le jeune homme avait encore fait un pas ; elle n'avait pas bougé, il avait ri.

Les mois avaient passés, l'écrivain était assis dans le fauteuil du salon, un roman posé sur ses genoux. La bonne jouait dans sa loge avec un petit enfant, toujours riant et souriant. Rense tentait de se remémorer le visage du jeune homme. D'une main il but une gorgée de liqueur ; n'avait-il pas un curieux éclat dans les yeux ? Sur la table à côté de lui, une mouche était en train de sucer avidement une goutte de liqueur tombée du verre de Rense. Ses ailes brillaient avec douceur sur son abdomen gonflé ; chacune de ses six pattes poilues était appuyée sur le bois gondolé. La mouche semblait tout à fait immobile. Rense tendit la main pour l'attraper, mais finalement, il y renonça.